

## CHAPITRE 8

### L'UNION MLADOROSS LES EVENEMENTS DE 1930

Au cours de la période qui va de 1929 à 1936, le Mouvement légitimiste grandit en nombre et en importance politique. L'Union Mladoross joua un rôle éminent dans ce développement. Je me propose de retracer brièvement dans ce chapitre l'histoire de cette association – ses débuts, son apogée et son déclin. Je voudrais insister sur l'importance du rôle joué par l'Union Mladoross dans le Mouvement légitimiste et, d'une manière plus générale, dans la vie politique de l'émigration. L'objectivité veut que je précise que cette organisation fut le phénomène le plus significatif au sein des Russes en exil. Il y avait quelques similitudes avec le fascisme italien, mais aucune avec le nazisme allemand. La majorité des émigrés ne comprenait guère les Mladoross et par conséquent fut incapable de porter un jugement correct sur eux. Pendant la brève période qui court de 1931 à 1933, les Mladoross insufflèrent à la Russie en exil une force politique qui *eût vraiment pu devenir* une menace pour le régime soviétique, menace beaucoup plus dangereuse que les tentatives faites pour susciter des interventions, des soulèvements ou des actes de terrorisme. J'ai souligné la phrase « eût vraiment pu devenir » parce qu'en réalité cela ne se réalisa pas, principalement à cause de l'absence chez le chef de l'Union Mladoross, Alexandre Kasem-Beg, d'une autorité personnelle de type mussolinien. Il faut tenir compte du fait, bien sûr, que la situation de Kasem-Beg était beaucoup plus difficile que celle de Mussolini. Je crois que Kasem-Beg ne possédait pas la volonté, la résolution et la capacité nécessaires pour exploiter les occasions qui se présentaient. A la vérité, il n'était pas un leader politique intronisé dans ses fonctions par onction (par Dieu), comme c'était le cas des souverains russes, et il n'avait pas une foi inébranlable dans la cause qu'il défendait.

L'Union prit naissance au sein d'un petit groupe de jeunes gens avec le soutien de Sa Majesté Victoria Feodorovna. Les chefs Mladoross, avec Kasem-Beg à leur tête, la considéraient comme leur protectrice et lui demandaient toujours son avis. Kasem-Beg venait régulièrement à Saint-Briac avec des rapports destinés principalement à Victoria Feodorovna. Lancée par une poignée de jeunes gens enthousiastes à Paris, l'Union prit rapidement de l'ampleur et devint une organisation politique nationaliste très motivée de la jeune diaspora russe. Dans de nombreuses villes, de nouveaux groupes de Mladoross se formèrent. Le mouvement avait des sympathisants parmi les personnes des générations plus âgées, mais aussi beaucoup d'ennemis. Les membres actifs de l'Union étaient au nombre de six mille environ, participation considérable pour une organisation émigrée.

Après avoir atteint son apogée en 1934-1935, l'Union commença à perdre sa vitalité, ce qui était le sort commun de toutes les grandes organisations politiques de l'émigration. De telles organisations sont capables au début de rassembler et de motiver des gens qui partagent les mêmes opinions... Avec le temps, cependant, ne pouvant pas leur donner un travail politique concret menant à une lutte corps à corps avec les forces ennemies, les Mladoross commencèrent à perdre leurs adhérents par désenchantement. Autrement dit, les organisations dépérissent inévitablement. Ne peuvent survivre que des petits groupes de fondateurs ayant une vitalité plus grande. Dans leurs déclarations, les Mladoross se définissaient ainsi :

« L'Union Mladoross est la manifestation de la vitalité des jeunes générations russes qui ont traversé l'épreuve de la révolution et de la guerre civile. L'Histoire russe, les aspirations et les besoins de la Russie moderne et les différentes crises dont ils ont été les témoins sont les sources de l'idéologie Mladoross.

Par conséquent, leur objectif n'est pas une intervention, mais plutôt une révolution nationale conduisant à la formation d'une monarchie socialiste, c'est-à-dire soutenue par toutes les couches du peuple. Cette monarchie devra revêtir la forme d'un empire fédéré afin que toutes les nationalités de la Russie puissent participer à son gouvernement sur un pied d'égalité. Le pouvoir suprême en serait naturel, c'est-à-dire légitime, au-dessus des classes et des nationalités. Comme aujourd'hui le système des « soviets » (conseils en russe) a été adopté en ce qui concerne l'administration locale, les Mladoross pensent que ce système devrait être préservé pour fournir une autonomie au bas de l'échelle administrative afin d'empêcher que la responsabilité totale de toutes les fonctions administratives ne se concentre sur le pouvoir suprême. »

D'après cet extrait des déclarations des Mladoross, nous voyons que leur idéologie tentait de combiner le legs de l'histoire et les impératifs de la vie moderne. Elle les a forcés à soutenir le Mouvement monarchiste légitimiste. Les esprits les plus ouverts parmi les émigrés étaient très favorables à cette idée qui combinait les conceptions monarchistes historiques avec les pensées qui s'étaient développées à la faveur de la Révolution. D'autre part, les cercles les plus réactionnaires de l'émigration ne voyaient là ni plus ni moins qu'une « provocation bolchevique », surtout lorsque les Mladoross résumèrent cette conception sous la forme d'un slogan : « Le Tsar et les soviets »<sup>1</sup>. L'idée d'une monarchie qui gouvernerait le pays par la voie des soviets était acceptée par Sa Majesté. Non pas parce qu'il s'agissait d'un système très supérieur, mais parce que c'était un système existant établi par la Révolution bolchevique de 1917 en remplacement du système antérieur et parce que c'était le mode par lequel le peuple russe était habitué à être gouverné.

Sa Majesté percevait l'adoption des « soviets » strictement comme une question d'organisation qui permettrait d'éviter un état chaotique dans le pays pendant la période transitoire, si bien que lorsque les Mladoross publièrent ce programme, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, en principe, ne voyait pas d'objection et ne le considérait pas comme incompatible avec la monarchie. Sa Majesté Victoria Feodorovna jugeait ce slogan rationnel. Toutefois, elle n'aimait pas les slogans « tapageurs » et cela lui déplaisait que les Mladoross fussent devenus « tapageurs ».

Il faut ajouter que, par leurs fréquentes conversations avec des Anglais, des Français et surtout des Américains, Leurs Majestés savaient que les étrangers étaient généralement convaincus que la restauration de la monarchie légitime, de toute monarchie à vrai dire, était rétrograde, si bien que les efforts de restauration n'avaient que peu de soutiens étrangers. Les nations occidentales semblaient plus favorablement disposées envers le régime soviétique, car elles croyaient qu'il était plus démocratique et plus progressiste. Il nous fallait combattre mondialement et avec vigueur de tels préjugés si nous voulions obtenir une aide quelconque de l'étranger. Mais comment mieux combattre cette notion qu'en établissant un programme pour la future monarchie qui prouverait que la future monarchie légitimiste reposerait sur des principes démocratiques et ne serait en aucun cas réactionnaire ? Sans mentionner que le peuple russe lui-même ne soutiendrait pas le retour à la monarchie légitime s'il n'était pas convaincu que la monarchie restaurée ne lui enlèverait pas les quelques avantages si chèrement gagnés sous le régime communiste.

Au début les jeunes dirigeants de l'Union étaient énergiques, sûrs d'eux-mêmes, entreprenants et même « fonceurs ». Ils faisaient circuler des renseignements convaincants, prenaient la parole dans des meetings, publiaient leur journal et leur nombre grandissait.

Durant tous ces années-là (1930-1937), ma correspondance avec les Balkans fut centrée sur les questions relatives aux Mladoross. Il me fallait expliquer sans cesse les vues des Mladoross sur la monarchie et la restauration et préciser que Sa Majesté les approuvait.

---

<sup>1</sup> Alexandre Kasem-Beg insistait beaucoup pour que, dans le slogan « Tsar i soviety », le mot « soviety » soit écrit avec un « s » minuscule, pour bien souligner qu'il ne se référait pas à une fusion des idéologies du Tsar et des communistes russes, mais qu'il s'agissait d'une réforme administrative devant faciliter le passage d'un régime à l'autre. Il faut noter que les « Soviets » étant des institutions, suivant les règles de la grammaire russe, ils doivent s'écrire avec une majuscule.

C'était une tâche qui demandait beaucoup de tact parce que le Centre de Saint-Briac s'efforçait de rassembler les monarchistes de toutes tendances, si bien qu'il fallait éviter les sujets conflictuels. Certains des slogans Mladoross les plus tapageurs étaient difficiles à faire passer. Alors qu'ils les utilisaient en guise de bravades, ils provoquaient l'indignation de beaucoup. Je suppliais souvent Kasem-Beg de faire preuve de modération afin de ne pas nuire à l'image que le Parti Mladoross offrait au public. Au cours des années, à mesure que l'organisation légitimiste grandissait, un impressionnant réseau Mladoross d'une grande activité se mit en place. Il ne fallait pas perdre de vue qu'il était plus efficace dans la lutte directe contre le communisme que les réseaux plus « officiels », mais plus passifs de notre Mouvement. A l'intérieur du Mouvement monarchiste, il y avait des frictions continues parmi les diverses organisations et leurs dirigeants. Le Centre était forcé de jouer le rôle d'arbitre, désavouant occasionnellement, par souci d'objectivité, ses propres représentants tout en conservant envers eux une attitude correcte. Les chefs Mladoross étaient indépendants de nos représentants officiels, mais ils devaient adopter envers ceux-ci une attitude impeccable. Un tel modus vivendi garantissait aux Mladoross une liberté d'action tout en évitant que le Mouvement fût tenu pour responsable de leurs bêtises et de leur exubérance.

Le Chef de l'Union Mladoross, Kasem-Beg était directement responsable devant Sa Majesté des activités de l'Union, si bien qu'il venait régulièrement à Saint-Briac lui faire son rapport et être approuvé. Il exposait ses projets et ses objectifs. Le Centre s'abstenait de se mêler des affaires internes de l'Union. Kasem-Beg était très accommodant et il avait beaucoup de bon sens, si bien qu'il était relativement facile de traiter avec lui. Je passais beaucoup de temps, néanmoins, dans une tension émotionnelle considérable, à résoudre les incidents dans lesquels les Mladoross étaient impliqués et à réconcilier les dirigeants de notre Mouvement avec les chefs Mladoross. Dans certains endroits, nous réussîmes à établir des relations amicales, mais dans d'autres, il régnait souvent une atmosphère de neutralité hostile. Notre principal problème, c'était d'empêcher les Mladoross d'attaquer leurs aînés et les émigrés dont les vues étaient opposées aux leurs. Ces attaques Mladoross étaient parfois injustifiées, ce qui était particulièrement blessant pour la génération des anciens qui cherchaient de temps en temps à se venger. Les Mladoross payèrent très cher leur agressivité, car, parmi leurs ennemis, il y avait des gens qui avaient des relations très influentes. Kasem-Beg devait souvent demander la protection du Centre. Leur jeunesse et la force de leurs convictions étaient l'unique justification des actions des Mladoross.

L'Union Mladoross était extrêmement pauvre. Son travail politique était financé par la contribution personnelle des adhérents. Cette pauvreté était le point faible de l'organisation et tendait à ralentir le rythme de ses entreprises. En même temps, elle constituait la force morale de ses membres parce que leurs sacrifices personnels les unissaient et confortaient leur idéalisme. De plus, cela rehaussait la valeur des membres, car seuls des idéalistes sont capables de supporter des sacrifices aussi éprouvants et cela pendant de longues périodes. C'est pourquoi, dans ses premières années, l'Union recruta beaucoup de jeunes gens dévoués à leurs idées et d'une grande intégrité morale.

Le Conseil de l'Union se rendit compte que le mouvement ne pourrait être efficace sans un organe de presse. Pour cette raison, l'Union fit donc des efforts surhumains pour se procurer les fonds nécessaires pour la publication fréquente et régulière d'un bulletin. Cependant, comme un bulletin demande plus d'argent que ce que pouvaient apporter les dons des membres, les chefs, Kasem-Beg en particulier, consacrèrent la plus grande partie de leur énergie à essayer de collecter des fonds. Leurs relations souvent tendues avec la majorité des émigrés rendaient leur tâche plus difficile. En effet, ceux qui avaient de la fortune et qui auraient pu apporter le soutien le plus important ne les aimaient pas et ne voulaient pas les aider. Parmi ceux qui écrivaient pour la presse Mladoross, il y avait plusieurs personnes de talent, tel Kasem-Beg lui-même, Cyrille Wilczkowski et Serge Obolensky. Leurs articles étaient généralement intéressants et bien documentés ; en particulier, ceux dans lesquels ils analysaient la situation à l'intérieur de l'URSS et du Parti communiste étaient de grande valeur.

L'essor de l'Union Mladoross coïncida avec celui du fascisme en Italie. Kasem-Beg et les autres dirigeants de l'Union s'enthousiasmèrent pour les idées fascistes et pour la personnalité de Mussolini. Kasem-Beg réussit à être reçu à Rome par Mussolini lui-même. Cette rencontre accrut son attirance pour le fascisme et il revint de Rome rempli d'un tel enthousiasme que les membres de l'Union l'appelèrent en plaisantant « Duce » et son titre devint « Glava » (Le Chef).

L'Union copia la structure hiérarchisée du Parti fasciste et l'accent qui était mis sur la discipline. Elle mit ainsi sur pied une organisation solide et harmonieuse, bien que le maintien de la discipline ne fût pas une tâche facile. Les malentendus étaient fréquents parce que peu de dirigeants possédaient une autorité et une adresse suffisantes dans leurs relations avec leurs subordonnés. La plupart des adhérents de l'Union avaient grandi pendant la Révolution, la guerre civile et l'émigration alors que la discipline ne comptait pas beaucoup – obéir sans y être forcé n'était pas une notion répandue.

Comme il était difficile de maintenir la discipline, le Conseil de l'Union décida de créer deux niveaux d'appartenance au mouvement : a) le « candidat », qui devait subir une période de probation et de rééducation et, b) le Mladoross qui avait réussi à l'examen d'admission. Tous les dirigeants étaient choisis parmi ces derniers. En théorie, cette hiérarchie était valable, mais à mesure que le temps passait et avec l'augmentation du nombre des adhérents - plus tard l'Union se transforma en « parti » - la distinction entre les deux catégories s'estompa. De plus, la distinction entre les catégories privilégiées et les « sans droits » était source de disputes et nuisait à l'unité.

Dès 1932, Kasem-Beg avait essayé d'intéresser le grand-duc Dmitri Pavlovitch au Mouvement Mladoross, car il pensait que les opinions et la psychologie de Dmitri Pavlovitch le rendraient réceptif aux idées de cette organisation. Séparé de sa femme et financièrement indépendant, le grand-duc devait être prêt à collaborer avec l'Union. La participation du grand-duc rehausserait le prestige de l'Union aux yeux des émigrés et contribuerait à résoudre ses problèmes financiers. Dmitri Pavlovitch avait la réputation d'être un monarchiste libéral et indépendant. Il était attiré et captivé par tout ce qui était inhabituel, risqué et intéressant. Mais, gâté par sa qualité de grand-duc, il était autoritaire et n'aurait pas supporté d'occuper une place subalterne dans une hiérarchie. Sa Majesté Victoria Feodorovna était tout à fait opposée aux projets de Kasem-Beg qui se proposait de recruter Dmitri Pavlovitch. Elle sentait que si celui-ci devait s'impliquer activement dans le travail de l'Union, l'autorité de Kasem-Beg en souffrirait. C'est précisément ce qui arriva. Kasem-Beg réussit à attirer Dmitri Pavlovitch dans l'Union. Officiellement, le grand-duc était subordonné à Kasem-Beg, mais, en réalité, c'était le contraire qui était vrai. Dmitri Pavlovitch fournissait les fonds, il était bien plus âgé que Kasem-Beg, c'était un membre de la Dynastie, et, pour tout dire, c'était un grand-duc. Les membres de l'Union étaient si captivés par toutes ces considérations que l'auréole de Kasem-Beg en tant que « Chef » (Glava) de l'Union commença à pâlir. Graduellement, presque imperceptiblement, Kasem-Beg perdit son identité de Chef pour n'être plus qu'une personne de plus au service du grand-duc Dmitri Pavlovitch.

Pendant la période de maturation, les fondateurs de l'Union vivaient littéralement comme une seule famille, dans une maison toute simple. Alexandre Lvovitch Kasem-Beg était idolâtré par tous ; il était leur ami et leur chef. Tous obéissaient avec joie à ses ordres ; son autorité était indiscutée. Avec les années qui passaient, son autorité resta intacte, mais comme le nombre des adhérents grossissait considérablement, ses liens personnels avec les membres de l'Union s'affaiblirent ; il devint alors plus lointain, car il n'avait pas le temps d'entretenir des relations étroites. Il était pris par trop de questions plus importantes pour continuer à s'intéresser aux problèmes quotidiens des membres du mouvement.

A partir de 1935, Kasem-Beg était soit continuellement parti en voyage avec Dmitri Pavlovitch soit en train de faire la navette entre son domicile et le lieu où séjournait le grand-duc. Le grand-duc était quelqu'un qui ne pouvait pas rester longtemps au même endroit. Des appartements étaient tenus constamment prêts à le recevoir à Paris, à Londres et à Nice. Il détestait la solitude, si bien que, sous le prétexte de discuter de différentes questions, il entraînait Kasem-Beg qui devenait son compagnon de voyage. Cela donnait lieu à une

intense activité, inutile et désordonnée qui entraînait un gaspillage de temps et d'argent et les affaires de l'Union en étaient négligées.

Les chefs Mladoross avaient compris dès le début l'importance que représentait le maintien de relations étroites avec le Centre à Saint-Briac pour assurer leur prestige et attirer de nouveaux adhérents. Ils y faisaient des visites fréquentes, en particulier en été. Ils organisaient des camps à Saint-Briac pour permettre à de nombreux membres de l'Union de passer quelque temps à proximité de la famille impériale. Les camps de toile étaient habituellement dressés au bord de la mer ou à proximité. Le premier camp, celui de 1930, se trouvait dans une clairière à côté de ma villa. Ces visites des Mladoross, des jeunes gens entre vingt et trente ans, mettaient une immense animation dans notre vie à Saint-Briac, et ma villa, qui servait de camp de base, était le centre des activités.

Des Russes qui n'étaient pas Mladoross venaient aussi passer leurs vacances à Saint-Briac, plus attirés par la présence de la Famille impériale que par la mer. Sans exagérer, on peut dire que Saint-Briac devint le lieu de vacances favori des Russes. La majorité d'entre eux voulaient être présentés à Leurs Majestés, à Kira Kirillovna et à Wladimir Kirillovitch. Leurs Majestés se faisaient un devoir de recevoir tous les Russes, qu'ils fussent des sympathisants politiques ou non. Ceux qui étaient reçus repartaient pleins d'allégresse et partageaient plus tard leurs impressions avec leurs amis. De temps en temps le compte-rendu d'une de ces visites paraissait dans les journaux. Tout cela contribuait à la popularité grandissante de la Famille impériale.

Ma femme et moi nous efforcions de recevoir le mieux possible tous les Russes qui venaient à Saint-Briac, y compris ceux que nous ne connaissions pas. Nous les recevions chez nous, nous les aidions à s'installer, nous leur donnions des conseils pratiques pour leurs distractions et nous nous joignons à eux sur la plage. Nous voulions qu'ils gardent un agréable souvenir de Saint-Briac, qu'ils se souviennent de cet endroit comme d'une sorte de pays natal où ils pouvaient se reposer et reprendre moralement des forces pour poursuivre leur rude vie d'émigrés. En dépit de la fatigue et des dépenses que cela représentait pour nous, nous avions le sentiment que nous étions moralement tenus de fournir ces efforts.

C'était Wladimir Kirillovitch qui, au sein de la Famille, était le plus fréquemment en contact avec les Mladoross. Il aimait être avec des jeunes gens russes, et il les rencontrait sur la plage. A la fin de 1928, après avoir passé un temps assez bref auprès de Wladimir Kirillovitch, le Mladoross Knuppfer fut remplacé par un autre Mladoross, Constantin Lvovitch Stefanovitch, qui, entre 1931 et 1933, remplit les fonctions de garde du corps et de compagnon auprès du jeune grand-duc. C'était un bon choix et Wladimir Kirillovitch avait gardé pour lui les meilleurs sentiments. Stefanovitch habitait dans ma villa et, à ses heures de liberté, il me servait d'assistant à la Chancellerie.

En 1931, lorsque Kasem-Beg apprit que Sa Majesté avait besoin d'un valet de chambre, il suggéra qu'Alexandre Dournovo soit engagé pour remplir cet office. Par son esprit discipliné et ordonné, par sa modestie, Dournovo semblait convenir pour remplir ce poste. Comme il descendait d'une famille d'ancienne noblesse, on pouvait se demander avec inquiétude s'il n'était pas inconvenant de l'utiliser comme valet, puisqu'un valet de chambre est un serviteur et qu'il doit vivre avec les autres serviteurs, et parfois aider aux tâches subalternes, par exemple servir à table, faire les chambres etc... Leurs Majestés étaient opposés à cet arrangement, mais ils pensaient que c'était à Dournovo lui-même de décider. Dournovo accepta cependant et Sa Majesté fut très satisfait de ses services. Comme on l'avait craint, pourtant, Dournovo se sentit humilié par son emploi, bien que la famille le traitât non comme un serviteur mais comme un égal. Le sentiment d'être abaissé n'existait que lorsqu'il n'était pas de service, dans le cercle de ses amis et de ses relations où l'on savait qu'il était employé comme valet de chambre. Cette identité lui était trop désagréable si bien qu'au bout d'un an et demi il donna sa démission.

Entre 1930 et 1932, le Conseil supérieur de l'Union Mladoross maintint le contact avec le général Denikine et ses associés. Denikine avait été le commandant en chef de l'Armée des Volontaires pendant la Guerre civile, mais à la suite de plusieurs revers, il avait dû céder ce poste au général Wrangel. En émigration, Denikine devint journaliste et il écrivit ses mémoires. Le sujet de ses articles était l'avenir de la Russie. Il défendait le principe de

« non-prédétermination » car il considérait la promotion de la monarchie comme prématurée. Alors les Mladoross polémiquaient avec lui, d'abord en écrivant des articles, puis en organisant des débats.

Les anciens officiers d'état-major et les partisans de Denikine rassemblés autour de lui étaient hostiles au général Wrangel et à l'Union générale militaire russe (ROVS). Une polémique continuelle opposait les partisans de Denikine et ceux de Wrangel pour savoir qui était responsable de la défaite dans la Guerre civile.

Denikine passait pour être opposé à la monarchie et favorable à une république démocratique. Lorsqu'on apprit que les Mladoross se rapprochaient des « denikiens », des accusations se déversèrent à flot dans nos cercles reprochant aux Mladoross de s'éloigner du parti légitimiste, ce qui était totalement faux. D'autre part, les membres de l'Union générale militaire russe reprochaient à Denikine de se rapprocher des Mladoross qu'ils soupçonnaient d'avoir des sympathies pour les Soviets.

Plus les Mladoross se rassemblaient autour de Saint-Briac, plus les autres légitimistes les accusaient d'établir leur domination et leur contrôle. De toute évidence, Kasem-Beg était la cible principale de leurs attaques. Le public le connaissait mieux à cause des nombreuses conférences qu'il avait faites dans toute la France et dans d'autres pays. Dans les années 1935-1936, ses conférences étaient extrêmement populaires. Des salles qui pouvaient accueillir un millier de personnes étaient comblées lorsqu'il faisait son entrée. Les conférences étaient très bien organisées et les salles magnifiquement décorées. Les emblèmes Mladoross étaient suspendus aux murs et des Mladoross portant des chemises bleues de type fasciste assuraient le service d'ordre. Le public venait assister à ces conférences pour plusieurs raisons, certains étaient intéressés par le sujet développé par le conférencier, d'autres étaient curieux de voir les Mladoross - ces fascistes russes - d'autres enfin venaient avec la ferme intention de troubler la réunion. C'étaient des organisations soutenues par les Soviets, et par conséquent hostiles aux Mladoross, qui étaient responsables de ces tentatives de perturbation. Les assistants étaient captivés par les discours de Kasem-Beg à cause de sa foi en l'avenir de la Russie et de son optimisme. L'effet était cependant un peu gâché par la voix légèrement étouffée de Kasem-Beg et son ton monocorde. Il le savait et s'efforçait de donner à sa voix plus de sonorité et d'éviter la monotonie. Plus le succès de ces réunions était grand, plus nombreuses étaient les tentatives faites pour les saboter. Au cours d'une réunion, un groupe d'assistants créa un tel désordre qu'il fallut les faire évacuer par la force. Les adversaires en vinrent aux mains et il fallut appeler la police. Malgré cette interruption, Kasem-Beg termina son discours. De tels incidents s'avéraient profitables, car ils faisaient de la publicité pour les discours du « Glava » dans le monde et stimulaient l'intérêt de l'assistance.

La célébrité des Mladoross fut à son maximum de 1933 à 1936. Pendant toute cette période, ils furent l'objet d'attaques féroces dans la presse russe. Leur propre presse répondait du tac au tac. L'impression qui en résulta fut qu'ils dominaient politiquement l'émigration et opprimaient toutes les autres organisations. Malheureusement ils dépensaient leur énergie sur un sol autre que celui de la Russie et ils ne pouvaient avoir aucune influence directe sur le peuple russe lui-même. Les émigrés russes étaient tout à fait incapables de se mettre d'accord entre eux sur une façon cohérente et unifiée de combattre le communisme et ces attaques contre les Mladoross avaient uni jusqu'à des factions qui avaient des vues politiques opposées.

La manière la plus facile d'attaquer l'Union Mladoross était de discréditer son chef, Kasem-Beg, et les membres du Conseil supérieur. L'un de ceux qui étaient le plus détestés était le rédacteur de l'hebdomadaire « Bodrost » (Courage), Kirill Sergueevitch Ielita-Viltchkovsky (Wilczkowski). Cette aversion était compréhensible parce que Wilczkowski et Serge Sergueevitch Obolensky étaient habituellement les auteurs d'articles venimeux qui blessaient et tournaient en dérision les organisations qui avaient des opinions opposées ou encore des gens appartenant aux générations plus âgées. Ils inventaient aussi des slogans qui rendaient les émigrés furieux, par exemple « Le tsar et les soviets » et le « Second Parti soviétique ». Le harcèlement de Kasem-Beg et de Wilczkowski était conduit avec une grande obstination par la presse des émigrés, et en particulier par Semenov, le rédacteur du

journal « Vozrojdienie » (La Renaissance). Des plaintes au sujet des deux hommes et des Mladoross parvenaient à Saint-Briac. Ces derniers ripostaient avec vigueur, mais aussi avec un certain retard, car leur organe n'était qu'hebdomadaire. C'étaient les cercles de droite de l'émigration les plus hostiles envers les Mladoross. qui réussissaient à vivre en paix avec les cercles de gauche, ce qui alimentait les soupçons des gens de droite.

Un incident qui eut lieu peu avant la guerre, vers juillet 1937, fut l'étape finale de cette campagne de harcèlement. L'incident prit naissance lorsque Kasem-Beg rencontra le général comte Ignatiev, ancien attaché militaire auprès de l'ambassade de Russie en France pendant la Première Guerre mondiale. Il avait immédiatement épousé la cause de la révolution en Russie et s'était mis ouvertement du côté des Bolcheviks. Il continua cependant à résider à Paris. Au printemps de 1937, il avait été convoqué à Moscou pour être nommé, selon la rumeur, à un poste élevé, paraît-il, dans le système des Ecoles militaires. Avant de partir, il exprima le désir de rencontrer Kasem-Beg, probablement à la suite d'instructions reçues de Moscou. Kasem-Beg accepta spontanément ; il pensait en effet que, l'objectif principal des Mladoross étant d'aider le peuple russe à renverser le communisme, les Mladoross ne devaient pas hésiter à rencontrer des Russes venant de « là-bas », mais au contraire favoriser de telles rencontres, quels que fussent ces Russes-là. Les Mladoross étaient conscients du risque qu'ils couraient de tomber entre les mains d'agents soviétiques, mais leur raisonnement était que le risque n'était pas excessif s'il était prévu. En règle générale, il ne fallait jamais faire pleinement confiance aux gens « de là-bas » et tout renseignement transmis par eux devait être utilisé en se souvenant qu'il pouvait s'agir d'un faux. D'autres émigrés qui s'occupaient de politique étaient moins indulgents pour ces contacts. Ils considéraient que toute association avec des personnes ayant des liens avec le pouvoir soviétique devait être considérée comme une trahison envers la cause nationale.

Kasem-Beg accepta de rencontrer Ignatiev. L'endroit et l'heure du rendez-vous, en principe secrets, parvinrent à la connaissance des pires ennemis de Kasem-Beg, les journalistes de la rédaction de « La Renaissance ». On ne sut jamais comment ils avaient obtenu ce renseignement. Avaient-ils été avertis par des agents soviétiques chargés de compromettre Kasem-Beg et le Parti Mladoross ? Par Ignatiev lui-même suivant des instructions reçues de Moscou ?

Peu après que Kasem-Beg et Ignatiev se furent assis à une table dans un café parisien, « Rue de la Paix », plusieurs personnes appartenant à la rédaction de « La Renaissance » firent leur apparition. Ignatiev les reconnut et prit congé immédiatement en marmonnant le mot « provocation ». Dans le numéro suivant de « La Renaissance », en gros caractères en première page, parut la déclaration suivante : « Le Chef du Parti Mladoross, Alexandre Kasem-Beg, surpris en flagrant délit par « La Renaissance » comme agent provocateur du Pouvoir soviétique ». Suivait l'affirmation que depuis longtemps « La Renaissance » soupçonnait Kasem-Beg de trahison, et que cette fois, il avait été pris sur le fait. Venait ensuite une description de la rencontre. Ceux qui ne faisaient pas partie des ennemis politiques de Kasem-Beg et qui connaissaient sa famille depuis des années réfutèrent l'accusation. Converser avec le général soviétique ne signifiait pas être coupable. Cependant, à la lumière de l'enlèvement de Koutepov et de Miller, l'état d'esprit des émigrés était tel qu'ils ne pouvaient complètement rejeter la possibilité que n'importe quel émigré pût être un traître. De toute façon, l'incident laissa chez beaucoup un arrière-goût amer et une tendance à se méfier de Kasem-Beg. L'aversion persistante ressentie envers les Mladoross aggrava cette réaction. La justification publiée dans leur presse ne parut pas convaincante à la plupart de ceux qui étaient prédisposés à se méfier des Mladoross. Comme nombre de détails restaient inexplicables, l'impression finale qui persista fut que les Mladoross n'étaient pas entièrement innocents.

Je fus submergé par un flot de demandes d'explications au sujet de cet incident. Kasem-Beg me mit personnellement au courant des événements, mais je gardai le sentiment qu'il avait été évasif. Ce qu'il me dit sur les motifs de la rencontre et sur ceux qui en avaient pris l'initiative manquait de clarté. J'étais en étroite relation avec Kasem-Beg depuis douze ans et je connaissais sa famille - son père, sa mère et sa sœur - si bien que j'étais certain de sa loyauté envers la monarchie et Leurs Majestés. Il était impensable qu'il

eût soudain trahi. Pour cette raison, et parce que le Parti Mladoross appartenait au Mouvement légitimiste, il me fallait non seulement défendre Kasem-Beg, mais aussi tout le Parti Mladoross contre les soupçons de trahison. Je devais par conséquent être sûr qu'il n'existait aucune preuve de trahison et qu'en elle-même, la rencontre avec Ignatiev n'en constituait pas une. Je fournis donc des récits de l'incident selon la version donnée par Kasem-Beg, mais ils n'étaient pas suffisamment convaincants. Dans les cercles Mladoross, cet incident eut aussi un effet négatif et contribua, je crois, à la désintégration du Parti.

Sa Majesté était déjà gravement malade quand cet incident se produisit. Lorsque je lui lus le compte-rendu tel qu'il fut publié dans « La Renaissance », il fut choqué et indigné des accusations de trahison lancées contre Kasem-Beg. Il dit avec indignation : « Est-ce que Kasem-Beg a encore fait une bêtise ? Quel besoin avait-il de rencontrer Ignatiev ? Mais Kasem-Beg ne peut pas être un traître. »

A l'automne de 1937, le grand-duc Dmitri Pavlovitch et Kasem-Beg décidèrent que le congrès annuel de tous les dirigeants Mladoross se tiendrait à Saint-Briac. L'intérêt du congrès serait plus grand si les participants avaient l'occasion de rencontrer Sa Majesté et Wladimir Kirillovitch. Sa Majesté fut d'accord avec cette idée, mais avec réticence, car il craignait qu'un tel rassemblement de gens ne cause trop de remue-ménage dans notre petite localité. Trente Mladoross environ assistèrent au congrès, y compris le grand-duc Dmitri Pavlovitch et Kasem-Beg, qui descendirent dans un hôtel de Dinard, pendant que tous les autres étaient logés à Saint-Briac à l' « Hôtel du Centre », qui avait beaucoup de chambres libres à cette époque de l'année. La réunion eut lieu dans la salle à manger de l'hôtel.

Les trois jours du congrès furent consacrés à des questions d'idéologie, d'organisation interne et de discipline. Entre les séances de travail sérieux s'intercalaient des moments de distraction. Ainsi, il y eut une réception à la villa de Sa Majesté et une autre réception organisée, au nom des membres du congrès, par Dmitri Pavlovitch en l'honneur de Sa Majesté, du grand-duc Wladimir Kirillovitch et de moi-même. Pendant le temps libre, nous faisons des promenades, nous nous réunissons chez moi et bavardions. Le congrès ne fut probablement pas très « productif » pour ce qui était du travail, mais ce fut de toute évidence un grand succès car il remonta le moral des dirigeants et leur permit de mieux se connaître. Auparavant, le congrès annuel de l'Union s'était tenu à Paris dans des conditions beaucoup plus protocolaires et sans la présence de Sa Majesté et de Wladimir Kirillovitch. J'ai gardé un souvenir extrêmement agréable de ces séances à Saint-Briac. C'e fut un grand plaisir de rencontrer les jeunes dont plusieurs étaient vraiment remarquables. Les Mladoross passèrent chez moi la soirée précédant leur départ. Il n'y eut pas de discussions politiques, seulement des conversations légères et des chants. Ils me dirent qu'ils quittaient Saint-Briac le moral au plus haut et avec un attachement encore grand pour le principe monarchique et pour la Dynastie.

Le but premier des Mladoross était d'analyser la situation en Union soviétique et d'être en mesure de l'analyser avec objectivité, c'était la raison pour laquelle ils lisaient les journaux et la littérature soviétiques plus à fond probablement que n'importe quelle autre organisation émigrée. Ils essayaient aussi de rencontrer des gens qui arrivaient d'Union soviétique pour parler avec eux. C'était le devoir implicite de tous les adhérents de saisir toutes les occasions d'établir le contact avec des Soviétiques pour obtenir des renseignements sur les événements qui se déroulaient à l'intérieur de l'URSS et sur la vie de ses citoyens. Les Mladoross fraternisaient avec les athlètes soviétiques dans les rares occasions où ceux-ci se trouvaient sans escorte ; ils accostaient les marins des cargos soviétiques autorisés à descendre à terre et ils entraient en relation avec les employés des pavillons soviétiques lors des expositions internationales. Ces tentatives étaient rarement couronnées de succès, car les Soviétiques craignaient le contact avec les étrangers qui parlaient bien le russe.

Grâce à tous ces efforts, les Mladoross accumulaient des renseignements valables sur la vie à l'intérieur de l'URSS et ils étaient en mesure d'écrire des articles intéressants dans lesquels ils décrivaient la vie derrière le « rideau de fer ». Le slogan Mladoross était : « Les Mladoross doivent faire face à la Russie et savoir ce qui se passe réellement là-bas. » Je



soutenais les idées des Mladoross dans la mesure où elles coïncidaient avec les vues de Sa Majesté. J'étais fréquemment en désaccord avec eux, cependant, à propos de leur tactique et en particulier, je désapprouvais la manière dont ils harcelaient sans cesse les anciens qui ne leur étaient pas favorables.

Vers le milieu de l'année 1937-1938 (la dernière année de la vie de Sa Majesté), alors que l'administration et l'organisation du Parti se dégradèrent énormément, je décidai, avec la permission de Sa Majesté, de prendre pour une courte période la responsabilité de l'administration du personnel. C'était une erreur, mais je craignais de voir l'organisation se désagréger, ce qui eût affaibli ainsi la force de notre Mouvement. Je crois que mon influence eut un certain effet stabilisateur et releva le moral, mais, comme ma participation dans l'administration du Parti donnait lieu à de nombreuses critiques de la part des autres monarchistes, je dus abandonner cette tâche au bout de trois mois.

En 1939, juste avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale, des bruits circulèrent à Paris prétendant que certains dirigeants du Parti Mladoross, y compris Kasem-Beg et Wilczkowski, étaient en train de changer d'orientation politique. Depuis 1924, je savais que ces hommes étaient des monarchistes idéologiquement fidèles dont on ne pouvait mettre en doute l'honnêteté, si bien que je n'accordai aucun crédit à ces rumeurs. Je ne pouvais pas tenir compte du fait, néanmoins, que quelque chose était en train de se produire dans la direction du Parti, le départ d'éminents membres actifs, tels que Stenger, Otfinovski et beaucoup d'autres, en était la preuve. Plus tard, on sut que le grand-duc Dmitri Pavlovitch ne participait plus aux activités du Parti. Je pense que le facteur déterminant dans cette réorientation était la déception ressentie par les membres de la direction du Parti : en effet, leur tentative pour prendre le contrôle du Mouvement légitimiste à la mort de Sa Majesté, auquel succédait Wladimir Kirillovitch, avait échoué. Le parti avait perdu, c'était vrai, son importance de naguère, mais cela était dû à sa désintégration interne, non pas à l'accession de Wladimir Kirillovitch à la position de Chef de la Famille impériale et à la direction du Mouvement légitimiste. Sans le soutien du Mouvement légitimiste, toute organisation monarchiste légitimiste ne pouvait pas exister. La direction du Parti devait résoudre un dilemme, quelle route suivre et comment ? Le Parti était à la croisée des chemins. Cela voulait dire faire un changement total de personnel, rompre tous les liens avec l'émigration, et peut-être même, envisager un retour en URSS.

Il se peut que beaucoup de ceux qui lisent maintenant ces lignes en tirent la conclusion que c'est précisément ce qui arriva, que Kasem-Beg, Wilczkowski et Obolensky avaient noué des contacts avec les Soviétiques. Peut-être le général Ignatiev a-t-il joué un certain rôle dans cette affaire. Cela expliquerait pourquoi les Français arrêtaient plus tard Kasem-Beg, Chevitch, Wilczkowski et plusieurs autres... Cela pourrait aussi expliquer pourquoi les Allemands ont placé les Mladoross dans un camp de concentration quand ils attaquèrent l'URSS en 1941. Enfin, cela pourrait expliquer comment Kasem-Beg a réussi à émigrer aux Etats-Unis avec l'aide des Soviétiques alliés des Américains à ce moment-là. Plusieurs Mladoross retournèrent en URSS individuellement à diverses périodes. Parmi eux, le père et la sœur de Kasem-Beg qui « rentrèrent » en septembre 1947. Kasem-Beg est rentré au milieu des années 50, abandonnant sa femme et son fils aux Etats-Unis.

Il est indéniable que les Bolcheviks essayaient d'éliminer les organisations émigrées, comme cela avait été le cas pour la « Ligne intérieure » de Koutepov et les deux organisations « La vérité russe » et l'« Union de la Nouvelle génération ». Il n'y avait aucune raison pour que les Bolcheviks « négligent » le Parti Mladoross dont l'idéologie était plus dangereuse pour eux que l'activisme de n'importe quelle autre organisation émigrée...

-----

J'ai déjà mentionné ma rencontre avec le général Koutepov, Chef de l'Union générale militaire russe (ROVS). J'ai aussi dit qu'il dirigeait des activités à l'intérieur de l'URSS à travers son organisation « La Ligne intérieure » et qu'il avait été piégé par le fameux « Trust », organisation soviétique camouflée dirigée par l'agent soviétique Fedorov. Le « Trust » avait été démasqué à Riga en 1927 par le journal « Segodnia » (Aujourd'hui), mais

Koutepov avait réfuté les allégations de ce journal, car ses contacts venus d'URSS, l'ancien officier De Roberti et un ancien procureur nommé Orlov, avaient réussi à le convaincre que les accusations n'étaient pas fondées. Ils le persuadèrent que les révélations d'Opperput, auxquelles il avait été donné une grande publicité, n'étaient pas des révélations faites de bonne foi, de vraies révélations, mais plutôt une trahison qui visait à détruire les organisations patriotiques intérieures.

Les émigrés russes refusaient d'admettre que De Roberti était un traître parce que beaucoup le connaissaient depuis longtemps comme un excellent homme. Sa soeur elle-même était une émigrée, elle vivait à Berlin où elle était connue comme une femme très respectable.

Et cependant, le 26 janvier 1930, Koutepov fut enlevé en plein Paris et disparut. Les émigrés russes furent frappés de stupeur. A Paris, les Français n'arrivaient pas à croire que dans cette ville, à midi, un homme avait été kidnapé, au coeur même de la ville. Des membres de la Chambre des députés exigèrent même que le gouvernement ouvre une enquête approfondie. Plusieurs jours d'investigations par la police française et par les Russes blancs révélèrent que l'ambassade soviétique avait un lien avec cette disparition. Il était évident que seules les autorités soviétiques avaient intérêt à enlever Koutepov à cause de ses activités anti-soviétiques.

Les journaux russes de l'époque étaient remplis de suppositions et d'informations erronées. Les détails de l'enlèvement tel qu'il fut reconstitué étaient les suivants : Vers 10 heures, Koutepov était sorti pour rencontrer une personne arrivant de Moscou. Cette prétendait être le représentant d'une organisation anti-soviétique à l'intérieur de la Russie. Il avait été entendu que Koutepov monterait dans une auto qui l'attendrait au coin de la rue Oudinot. Il n'y avait là rien qui pût alerter Koutepov. Il monta dans la voiture et on ne le revit plus. Selon la police française, il fut conduit de la rue Oudinot par le pont de l'Alma et la banlieue de Paris vers la route nationale qui conduit en Normandie, en direction de la mer. La voiture grise qui avait servi à l'enlèvement fut retrouvée aux environs de Pont-l'Évêque. Selon les déductions de la police, une fois dans la voiture, il fut chloroformé. Il était mort quand la voiture était arrivée au point de rendez-vous sur la côte. Le corps fut alors transporté sur une vedette et chargé sur un navire soviétique qui attendait au large. Le navire était le *Spartak* qui allait du Havre à Léninegrad.

L'agent de la police française Zavadsky-Krasnopolsky, dont il a déjà été question, avait joué un rôle suspect dans cet enlèvement. Dans les heures qui avaient suivi l'enlèvement, il avait téléphoné à la femme de Koutepov et à son entourage pour les persuader d'attendre avant de donner l'alerte, ce qui avait donné aux agents soviétiques le temps de terminer leur mission.

Par la suite, on démasqua plusieurs traîtres parmi les anciens membres de l'Armée blanche des Volontaires, y compris le général Slachtchev, le général Monkovits, le général Dostovalov, le chef du service de renseignements de l'Armée des Volontaires le général Mouraviev, le colonel Sorokine, et, comme cela fut prouvé plus tard, le général de l'Armée des Volontaires Skobline, qui était marié à la célèbre chanteuse Plevitskaïa.

Il était évident que Koutepov n'avait pas soupçonné qu'il allait tomber dans un piège. Il avait confiance dans les gens qui avaient organisé la rencontre parce que c'étaient ses compagnons. Il fut plus tard établi que le général Skobline avait été un traître. Le cas de cet homme est une énigme : il prouve qu'un homme qui a été général dans l'armée du Tsar et un héros de la Guerre civile peut devenir un scélérat.

Le 22 septembre 1937, sept ans après l'enlèvement de Koutepov, le même scénario se répéta pour l'enlèvement de son successeur, le vieux général Evgueny Karlovitch Miller. Cela fut fait avec la participation active de Skobline. Le corps de Miller fut transporté sur le bateau *Lénine* au lieu du *Spartak*. La femme de Skobline, la Plevitskaïa, participa aussi à l'enlèvement. Plus tard, Skobline disparut en abandonnant sa femme. La Plevitskaïa fut arrêtée par la police, déclarée coupable (le 5 décembre 1938) et condamnée à vingt ans d'emprisonnement. Elle mourut en prison environ cinq ans plus tard. A la demande de l'ambassadeur des Soviets, sa défense fut assurée par un avocat russe émigré, M.M. Filonenko. De nombreux Russes lui collèrent l'étiquette de traître et d'agent soviétique, mais

il se justifia au motif qu'il était avocat et n'avait pas le droit de refuser de défendre quelqu'un, quel que fût son crime.

L'activité « productive » de Skobline ne s'arrêta pas là. Sur ordre du commissaire du NKVD Jejev et avec l'aide de l'agent nazi Janke, Skobline s'introduisit auprès du chef de la Gestapo Heydrich, à qui il remit un document, un faux fabriqué selon les instructions de Staline, affirmant que le Haut commandement de l'Armée rouge, dirigé par le maréchal Toukhatchevsky, montait un complot pour renverser Staline et attenter à sa vie. Heydrich suspecta sans doute que le document transmis par Skobline était un faux, mais il s'en servit pour détruire le Haut commandement de l'Armée russe affaiblissant ainsi la puissance militaire de Staline. Le document fut transmis secrètement à Staline par l'intermédiaire de l'ambassade d'Allemagne à Moscou. C'était tout ce dont Staline avait besoin. Le maréchal Toukhatchevsky et les autres généraux furent arrêtés, jugés et exécutés.

L'enlèvement de Koutepov nous fit du tort. Le journal « La Renaissance » fit savoir que pendant que se déroulait à Paris cet enlèvement, le général P.P. Diakonov était à Berlin en conférence avec De Roberti et Orlov, à la demande de ces derniers. Diakonov était à la tête du District parisien du Corps de l'Armée et de la Marine de notre Mouvement. Cette rencontre de Berlin était pour moi une surprise totale. Je ne savais pas du tout que Diakonov entretenait des contacts avec ces gens-là. Cette rencontre servait d'alibi aux trois participants, les exonérant de toute participation directe à l'enlèvement de Koutepov, cependant « La Renaissance » prétendait qu'ils étaient mêlés à ce crime. Diakonov adressa immédiatement une lettre au rédacteur de « La Renaissance » réfutant catégoriquement cette accusation. Selon la tradition en vigueur dans la presse, « La Renaissance » fut obligée de publier un démenti, mais elle l'accompagna de commentaires réaffirmant que Diakonov avait indirectement participé à l'enlèvement. Après cet échange d'accusations et de démentis répétés, Diakonov tira la conclusion qu'il était inutile de continuer ainsi. Il intenta une action en justice contre « La Renaissance » et son rédacteur en chef Semenov. Il choisit comme avocat Bourtsev, membre bien connu du Parti Socialiste-révolutionnaire (SR) qui avait consacré sa vie depuis le début de la révolution à démasquer les agents traîtres infiltrés. Diakonov demanda à être relevé de ses fonctions de Chef de District, car il pensait qu'il avait compromis le Mouvement en participant à la rencontre de Berlin sans avoir mis le Centre au courant et sans avoir obtenu son accord. Cela fut fait. Le tribunal lui demanda de fournir des attestations. Il me pria de lui donner une attestation signée du nom de Sa Majesté. Il fut donné suite à sa requête car le Centre n'avait aucune raison de mettre en doute l'intégrité du général Diakonov, brillant général de l'état-major de l'Armée impériale. Par prudence, l'attestation fut rédigée de façon concise et sèche. Je me souviens que le tribunal rendit son jugement environ un an et demi plus tard : le général Diakonov était lavé de tout soupçon. « La Renaissance » était condamnée à payer les frais de justice, à publier le texte du jugement et à présenter ses excuses à Diakonov. Le journal s'exécuta.

Vers la fin du mois de juin 1930, je reçus de Paris une lettre de l'enseigne Potressov. Il écrivait que sa mère Elena Edmondovna (Dombrovskaja à la suite de son troisième mariage) était arrivée de Leningrad pour le voir, qu'elle souhaitait me rencontrer et était prête à venir à Saint-Briac. J'avais bien connu Madame Dombrovskaja à Libau (maintenant Liepāja) en 1906-1907, alors qu'elle était mariée au procureur Markov. Elle était alors jeune et belle, entourée d'admirateurs. Markov était un homme sympathique, mais c'était un alcoolique. Plus tard, elle divorça et épousa un officier de marine, Dombrovski, qui était un de mes bons amis. Nous avons navigué ensemble sur plusieurs bateaux. Diplômés en même temps de l'École navale, nous sortions beaucoup ensemble et je rencontrais fréquemment sa femme Elena. Pendant la Révolution, Dombrovski qui commandait le cuirassé *Sébastopol* habitait à Helsingfors où nous nous voyions souvent. Et maintenant, douze ans plus tard, nous allions nous retrouver, cette fois-ci en France. Son mari étant amiral dans la Flotte soviétique, il ne l'accompagnait pas.

Il me fallait demander le consentement de Leurs Majestés pour la visite de Madame Dombrovskaja à Saint-Briac. Ils me demandèrent si je pouvais affirmer qu'elle n'était pas un agent soviétique. Comme je la connaissais depuis très longtemps, j'étais sûr qu'on pouvait lui faire confiance. Néanmoins, à une époque où la politique était un facteur essentiel, on

avait peine à croire qu'elle avait été autorisée à sortir de l'URSS simplement pour rendre visite à son fils à Paris. D'autre part, elle demandait à me voir. On ne pouvait écarter entièrement l'idée que, sous le prétexte d'aller voir son fils, elle remplissait la mission qui lui avait été confiée, être reçue à Saint-Briac. Malgré toutes ces appréhensions, j'étais impatient de retrouver une vieille connaissance arrivant de Léninegrad et de pouvoir bavarder avec elle de façon détendue. Je mis Leurs Majestés au courant du passé de Madame Dombrovskaja. Je précisai aussi que son père avait consacré sa vie à enseigner la langue allemande à l'Ecole impériale de Droit, ce qui était en soi une bonne référence. Leurs Majestés n'hésitèrent pas longtemps avant de donner leur accord à cette visite. J'informai aussitôt Madame Dombrovskaja de ce consentement.

Elle arriva à Saint-Briac le 28 juin 1930 avec l'intention de passer plusieurs jours chez moi. Une rencontre avec Sa Majesté Victoria Feodorovna, qui avait demandé à la voir, fut organisée à ma villa pour éviter qu'elle ne rencontrât beaucoup d'autres gens. Elle ne put rien nous raconter d'extraordinaire, mais nous apprîmes d'elle comment les gens vivaient à Léninegrad. Ceux qui avaient réussi à obtenir des cartes de rationnement du gouvernement, tels les Dombrovski, ne mangeaient pas tout leur saoul, mais du moins ils ne mouraient pas de faim, comme beaucoup d'autres. Les Dombrovski habitaient toujours le bel appartement qu'ils occupaient à la période pré-révolutionnaire, mais ils le partageaient maintenant avec deux autres familles.

Je ne revis jamais Madame Dombrovskaja. Plusieurs années plus tard, par l'intermédiaire de notre réseau de renseignements naval, j'appris que Dombrovski avait été arrêté au cours d'une des purges de Staline et envoyé dans un camp en Sibérie. Là-bas, il fut nommé responsable d'un bac sur une rivière. Exposé à la rudesse des éléments, il eut les doigts des deux mains gelées et devint invalide, si bien que grâce à cette invalidité, sa femme put obtenir sa libération. Je ne sais comment ils finirent leur vie, mais je devine que ce fut dans la plus grande misère.

Le 12 octobre 1930, on célébra solennellement les noces d'argent de Leurs Majestés. Les Représentants de diverses organisations étaient arrivés la veille de Paris. Parmi eux, se trouvait l'archiprêtre Vassili Vinogradov de Bruxelles, A.A. Bachmakoff (notre Représentant à Paris) et sa femme, le capitaine V.I. Dmitriev, des officiers de marine, le prince A.N. Volkonski et le comte H.V. Osten-Sacken de notre Administration de Paris, le général Alyantchikov et le colonel A.N. Courvoisier-de-Longmain du Corps de l'Armée et de la Marine impériales, ainsi que Kasem-Beg, Vsevoljski et Ratkovski-Rossov des Mladoross.

A 10 heures, Leurs Majestés se confessèrent. La divine liturgie, pendant laquelle Leurs Majestés communièrent, commença à 10 heures 30. A midi, ils reçurent les félicitations et les cadeaux des invités. Un buffet pour trente-quatre personnes fut servi à 12 heures 45 à l'Hôtel du Centre. Tous les enfants royaux participèrent à une représentation de tableaux vivants après le déjeuner. Ma femme, Stefanovitch et deux amis anglais étaient aussi invités. Les sujets des tableaux vivants étaient choisis parmi les événements du règne des premiers Tsars Romanov. Ainsi, leurs descendants présentaient des tableaux vivants des premiers Romanov ! Le jeu remporta un énorme succès.

A Dinard, Mrs. Jarvis donna à 6 heures une réception en l'honneur de Leurs Majestés à laquelle assistèrent tous les membres des colonies britannique et russe ainsi que les hôtes venus de Paris. Leurs Majestés furent extrêmement émus par cette célébration – pour eux et pour tous ceux qui leur étaient proches, ce fut un grand événement.

Comme j'ai mentionné la colonie britannique de Saint-Briac et de Dinard, je voudrais la décrire plus en détail, car la famille impériale eut de nombreux contacts avec elle, en particulier pendant les premières années passées à Saint-Briac.

Il y avait une quarantaine de familles britanniques qui vivaient dans la région à ce moment-là. C'étaient pour la plupart les familles d'officiers et de fonctionnaires coloniaux à la retraite qui vivaient presque uniquement de leur pension. La vie dans la province française était bien moins chère qu'en Angleterre, si bien qu'ils vivaient mieux et pouvaient peut-être même faire des économies. Leurs enfants faisaient leurs études en Angleterre et revenaient à la maison pour les fêtes de Noël et les vacances de printemps et d'été. La traversée en

bateau ne durait que cinq heures de Southampton à Saint Malo. La venue des jeunes gens pour les vacances apportait beaucoup d'animation dans notre vie. Wladimir Kirillovitch, en particulier, était heureux de les voir venir, car il comptait plusieurs amis parmi les jeunes Anglais. Il préférait les Anglais aux Français car il était en partie anglais. Les familles britanniques étaient étroitement liées entre elles. Tous les dimanches matin, ils se retrouvaient à l'église de Dinard. Les hommes jouaient au golf et au bridge pendant que les femmes s'occupaient des enfants, tenaient la maison et se rendaient visite, en particulier à l'heure du thé.

Leurs Majestés avaient moins de contacts avec les Français, bien qu'ils eussent parmi eux quelques amis. Ils entretenaient par exemple des relations avec le millionnaire du cognac Hennessy et sa femme, avec l'artiste peintre Madame Nosal et son père, Monsieur Grandhomme, apprécié pour ses mosaïques et ses émaux. Artiste de talent, Sa Majesté Victoria Feodorovna avait souvent travaillé avec Madame Nosal. Elles avaient exécuté ensemble plusieurs œuvres d'art. Leur création la plus remarquable était « l'Apocalypse » exécutée sur parchemin. Chacune des pages était décorée d'une vignette et le texte était écrit à la main en lettres d'or. L'Apocalypse fut vendu très cher aux Etats-Unis. Elles peignirent aussi pour la décoration d'une chambre un panneau représentant la vie sous-marine.

J'aimerais ajouter quelques mots au sujet de cette Américaine, Mrs Jarvis dont j'ai parlé à plusieurs reprises. C'était la riche Américaine typique, ambitieuse et volontaire. Elle s'était attachée à la Famille impériale, à Victoria Feodorovna en particulier. Elle considérait que c'était son « devoir plaisant » de procurer aux membres de la Famille des distractions que leurs moyens ne leur permettaient pas de s'offrir. Grâce à Victoria Feodorovna, elle fut présentée à un grand nombre de personnes royales qui la traitaient en égale parce qu'elle était l'amie de Sa Majesté. Tout en étant une loyale adhérente du Parti démocrate tout à fait opposée à la monarchie, Mrs Jarvis se complaisait dans la compagnie de personnes de sang royal.

En 1934, la compagnie des princesses et des duchesses lui était tellement montée à la tête qu'elle décida de devenir elle-même l'une d'entre elles. Elle savait que plus d'un prince vivait sans le sou en exil en France. Elle décida d'épouser l'un d'entre eux. Une rencontre fut organisée avec un prince turc, descendant direct du sultan Abdul-Hamid. Il était veuf avec un fils et une fille. Mrs Jarvis ne tint aucun compte du fait qu'il était musulman et qu'à ses yeux, seul un mariage avec une musulmane aurait valeur légale. Elle décida qu'un mariage civil, célébré selon les lois françaises, ferait d'eux des époux au moins dans les pays chrétiens. Le prince, qui avait besoin d'argent, consentit et le mariage eut lieu. Ainsi l'Américaine Mrs Jarvis devint princesse avec le titre d'Altesse. Les portières de sa voiture étaient ornées d'un blason. Le chauffeur et le personnel de l'hôtel s'adressaient à elle en l'appelant « Votre Altesse » ou « Princesse ». Cette situation faisait le bonheur de Mrs. Jarvis et le prince et ses enfants s'accommodaient de la vie commune avec elle.

Elle revint à Dinard sous sa nouvelle identité et rendit visite à Sa Majesté Victoria Feodorovna et lui annonça solennellement qu'elle avait épousé un prince authentique, ce qui faisait d'elle une princesse ; elle appartenait maintenant à la célèbre dynastie du sultan Abdul-Hamid. Elle s'efforça ensuite de prouver que la dynastie Abdul-Hamid n'était en aucune façon inférieure à celle des Romanov, qu'elle était, en fait, même plus ancienne et que maintenant, par conséquent, sa propre position sociale n'était pas inférieure à celle de Sa Majesté. Malgré toute son indulgence envers les faiblesses humaines, cette fois, Sa Majesté ne put se contrôler. Elle ne prononça que deux mots : « Quelle bêtise ! » La princesse se sentit offensée et partit. Je crois qu'elles ne se sont plus jamais revues. Mrs Jarvis quitta Dinard.

En Novembre 1930, le Mouvement monarchiste et les Mladoross organisèrent une grande réception en l'honneur de la Famille impériale. Les Mladoross demandèrent la permission de faire visiter Paris à Wladimir Kirillovitch.

Le 29 novembre, Leurs Majestés, Marie Kirillovna et son mari (l'héritier présomptif prince Meiningen) et Wladimir Kirillovitch arrivèrent à Paris et descendirent à l'hôtel Lotti.

Kira Kirillovna ne put être présente car elle était en visite chez sa tante l'Infante Béatrice à Madrid.

Le programme commença le lendemain. Il débuta par un défilé du groupe sportif de l'Union Mladoross, conduit par un ancien officier, le lieutenant-colonel Yourievitch. Le défilé se déroula dans les bois près de Saint-Germain-en-Laye. Y assistèrent les personnalités de sang royal suivantes : André Vladimirovitch, Wladimir Kirillovitch, Gabriel Constantinovitch et le prince zu Meiningen. L'après-midi, à 5 heures, il y eut une grande réception à la salle d'Iéna, avenue d'Iéna. Y assistèrent : Leurs Majestés, Maria Kirillovna et son mari, André Vladimirovitch avec sa femme et son fils, la grande-duchesse Elena Vladimirovna avec son mari, le prince Nicolas de Grèce et leur fille la princesse Marina, le prince Gabriel Constantinovitch et sa femme, le prince Nikita Alexandrovitch et sa femme ainsi que le duc A.G. Leuchtenberg et sa femme.

Accompagnés de Wladimir Kirillovitch, Leurs Majestés allaient des uns aux autres, parlant avec tout le monde. L'état d'esprit était excellent, ce qui fut particulièrement perceptible lorsque les invités entonnèrent l'hymne « Dieu protège le Tsar », qui fut chanté plusieurs fois. La réception se termina à 7 heures, alors que les invités partageaient joyeusement leurs impressions.

Le lendemain matin, 1<sup>er</sup> décembre, Leurs Majestés reçurent l'archevêque Seraphim de la juridiction de Karlovtsy. Pendant ce temps, Wladimir Kirillovitch visitait l'aéroport du Bourget. A 8 heures du soir, le District parisien des Mladoross donna un banquet en l'honneur de Vladimir Kirillovitch (qui avait alors treize ans). Le prince Nikita Alexandrovitch était aussi invité au banquet. J'accompagnai le jeune Tsarevitch. Kasem-Beg prononça le discours de bienvenue, auquel répondit Son Altesse. Plus de cent Mladoross prirent part à ce banquet très animé. On échangea beaucoup d'histoires drôles et de plaisanteries. Après les adieux, les Mladoross portèrent Wladimir Kirillovitch en triomphe jusqu'à la voiture.

Le 2 décembre, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, accompagné de Wladimir Kirillovitch et de Nikita Alexandrovitch, visita l'Ecole militaire qui portait le nom de l'Empereur assassiné, Nicolas Alexandrovitch. Ils furent accueillis par le directeur, le général Rimsky-Korsakov, ainsi que par A.N. Kroupensky et le prince sérénissime Gortchakov. L'école récemment ouverte était placée sous le patronage de Nikita Alexandrovitch. Elle avait été fondée avec l'aide du Conseil suprême monarchique. Le but était d'offrir une éducation de type militaire aux fils des émigrés russes dans l'esprit de la monarchie russe, exactement de la même manière que les petits Russes avaient été éduqués dans les Ecoles militaires de la Russie impériale. Sa Majesté n'approuvait pas entièrement cette idée, mais il pensait que ce n'était pas grave car cela offrait aux jeunes garçons russes la possibilité de passer plusieurs années dans des conditions très saines.

Cet après-midi-là, les Mladoross invitèrent Marie Kirillovna, le prince de Leiningen et Wladimir Kirillovitch à écouter les joueurs de balalaïka du café Prado, pas très loin de la Gare Montparnasse. Le soir, les Botkine organisèrent un dîner chez eux en l'honneur de la Famille impériale, après quoi Wladimir Kirillovitch alla au cinéma voir un film. Le matin du 3 décembre, les Mladoross lui firent visiter l'usine de jouets « Meccano » puis les Kasem-Beg l'invitèrent à déjeuner chez eux au Vésinet.

Le 4 décembre Sa Majesté alla assister à l'office dominical à la cathédrale de la rue Daru, pendant que sa femme faisait ses dévotions rue d'Odessa. Maria Kirillovna accompagna sa mère et Wladimir Kirillovitch son père.

Dans la matinée du 5 décembre, Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch et le prince zu Leiningen visitèrent l'usine des automobiles Citroën, accompagnés de Kasem-Beg et de plusieurs autres Mladoross. L'après-midi, Sa Majesté visita le salon de l'aviation en compagnie de Wladimir Kirillovitch. Les explications leur furent données par les ingénieurs russes Otfinovsky et Stenger. Le soir, les membres du Comité Souvorov furent présentés à Sa Majesté.

Le matin du 6 décembre, la grande-duchesse Xenia Alexandrovna vint à l'hôtel Lotti rendre visite à Leurs Majestés. Elle s'était arrêtée à Paris en se rendant de Copenhague à Londres.

La veuve du grand-duc Michel Alexandrovitch et son fils vinrent aussi voir Leurs Majestés. Ils exprimèrent leurs remerciements à Sa Majesté qui leur avait accordé les titres de princesse et prince Brassoov. Moins d'un an plus tard, le prince Brassoov fut tué dans un accident d'automobile pendant qu'il visitait la Côte d'Azur pour fêter son succès au baccalauréat.

Plus tard ce même jour, Sa Majesté assista à un dîner organisé par la Garde impériale navale à l'occasion de leur fête annuelle (qui aurait dû être célébrée le 6 décembre selon l'ancien calendrier). Kirill Wladimirovitch fut heureux de rencontrer les officiers de la Garde navale dont il avait été le dernier commandant. Après le dîner, accompagné de Wladimir Kirillovitch, Sa Majesté visita le musée de la Garde cosaque.

Le même jour, Maria Kirillovna et son mari retournèrent en Allemagne. A 8 heures 20, Sa Majesté Victoria Feodorovna et Wladimir Kirillovitch prirent le train pour Saint-Briac à la Gare Montparnasse. Sa Majesté Kirill Wladimirovitch et moi-même partîmes en voiture le lendemain matin.

J'ai fait un compte-rendu détaillé et peut-être ennuyeux du séjour de la Famille Impériale à Paris pour essayer de montrer quelle était l'attitude de vastes milieux russes envers la famille impériale, ainsi que pour décrire la vie sociale des Russes à Paris.